

albert memmi

juifs et arabes



Extrait de la publication



idees / gallimard





*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Éditions Gallimard, 1974.

*A mes frères juifs
à mes frères arabes
pour que nous soyons tous enfin
des hommes libres.*

APRÈS LA GUERRE DE KIPPOUR

Mettant la dernière main à ce livre, je m'aperçois que je suis ce que l'on peut appeler un Juif arabe et un sioniste de gauche. Je découvre du même coup que notre témoignage, à nous Juifs nés dans les pays arabes, n'a pratiquement pas été entendu.

Or ce témoignage est tout de même capital. Non seulement parce que nous avons été, nous sommes encore, les voisins, les frères des Arabes musulmans, mais parce que nous avons un compte, le plus sérieux, à régler avec eux.

D'où notre amusement, ou notre irritation, lorsque nous entendons : « Il faut qu'Israël s'intègre au Moyen-Orient », « Il faut levantiniser le sionisme », etc.

Et nous alors ?

Depuis que je suis en Europe, j'ai l'impression étrange que cette affaire, je ne la reconnais plus : au point que je me disais, en manière de plaisanterie : « C'est encore un tour de l'Europe ! Même pour le malheur juif, il n'y en a que pour eux : ils l'ont confisqué pour leurs Askenazes. » Comme s'il n'existait qu'un Orient musulman et une Diaspora d'Occident ! Comme s'il n'y avait qu'une revendication arabe-musulmane face à un Occident représenté par les Juifs !

Les masses musulmanes ont été parmi les plus pauvres de la planète. Et les nôtres ? Qui a pu visiter

l'un de nos ghettos sans effroi ? Pourquoi n'aurions-nous pas, nous aussi, une ardoise à présenter au monde ? Les Arabes furent colonisés ; c'est vrai. Mais nous, donc ! Qu'avons-nous été, pendant des siècles, sinon dominés, humiliés, menacés et périodiquement massacrés ? Et par qui ? N'est-il pas temps que l'on nous entende là-dessus : par les Arabes musulmans ! Au point, le sait-on assez, que les colonisations française, anglaise et italienne, que la majorité des intellectuels juifs condamnent par morale politique, ont été ressenties par nos propres masses comme une garantie de survie.

De même pour les revendications nationales. Le monde a heureusement admis les droits légitimes des Arabes musulmans. Pourquoi glisse-t-on si pudiquement sur les nôtres ? Je le sais bien : c'est que, dans un monde manichéen, ils semblent gêner ceux des Arabes musulmans. Mais parce que les Arabes musulmans furent les victimes des colonisateurs européens, devons-nous éternellement nous résigner à être leurs victimes ? Devons-nous accepter les pendaisons de Bagdad, les prisons et les incendies du Caire, les pillages et l'étranglement économique du Maghreb et, pour le moins, l'exode ?

Ici, un deuxième mythe est à dissiper : ces exactions seraient les conséquences du sionisme, répondent les propagandistes arabes musulmans ; et répètent stupidement leurs ignares soutiens européens. C'est historiquement absurde : ce n'est pas le sionisme qui a été à l'origine de l'antisémitisme arabe, mais l'inverse, tout comme en Europe. Israël est une réplique à l'oppression subie par les Juifs dans le monde entier, y compris notre oppression à nous, Juifs arabes. Nous conspirions pour l'édification d'un État juif dès l'âge de douze ans, bien avant les souffrances des Juifs européens, et dans la clandestinité au milieu d'un monde arabe hostile depuis toujours.

La vérité est que pour la première fois depuis des siècles, les Juifs, y compris les Juifs arabes, essaient de parer aux coups, et cela s'appelle le sionisme. Pour la première fois depuis la destruction de l'État juif, les Juifs utilisent la réponse nationale, et cela s'appelle Israël.

Je l'ai écrit et réécrit : je ne suis pas un enthousiaste de la réponse nationale. Je hais la violence — et pas seulement celle des autres, celle des miens aussi ! Je condamne toutes les philosophies de la force. Seulement on ne peut pas, sans hypocrisie, demander à un être, singulier ou collectif, de renoncer à se défendre s'il est menacé. Je souhaite, j'œuvre inlassablement, pour que les conditions de la violence disparaissent. Mais je ne peux pas réclamer moins que ce que je n'ai jamais cessé d'exiger pour les Arabes musulmans : j'approuve, et je continue d'approuver, la libération et l'épanouissement national des Arabes, pourquoi ne formerais-je pas les mêmes vœux pour les miens ? Si c'est cela être sioniste, alors je suis sioniste en effet.

J'ai dit toutefois que je me crois un sioniste de gauche : c'est-à-dire que je réclame la justice pour les miens sans injustice pour les autres. Y compris pour ceux que l'on appelle les Palestiniens, bien qu'ils soient, comme nous dans leur majorité, venus d'ailleurs : autre vérité historique. Ils ont le droit, eux aussi, de se parfaire comme nation. Comme nous ! Tous les deux nous avons été, nous sommes encore, des victimes de l'histoire humaine ; nos deux aventures se ressemblent étrangement, jusqu'aux mythes que nous en avons tirés : on le verra dans l'un des textes qui suivent.

Nos intérêts sont-ils inconciliables ? Ils ne sont pas faciles à accorder, c'est vrai. Mais, heureusement, ils ne sont pas contradictoires, à condition d'abandonner courageusement toute vision apocalyptique et d'accepter des accommodements et des

sacrifices réciproques. Nous les avons bien acceptés, nous ! dont les communautés ont pratiquement toutes disparu de la plupart des pays à majorité arabomusulmane !

Ai-je quelque chose de précis dans la tête ? Oui certes ; il faut avoir ici une vue globale de la situation : nous vivons ensemble un drame à quatre partenaires (et non à deux !) : les nations arabes déjà constituées, les Palestiniens, la Diaspora juive et les Israéliens, dont plus de 50 % déjà sont natifs de nos régions, parmi lesquels Dayan, Allon et Rabin. Eh bien, au risque de heurter des illusions tenaces, osons le dire : il s'est produit un échange de fait des populations : une partie des Palestiniens a gagné les nations arabes, une partie des Juifs de ces nations a gagné Israël. Naturellement, ceci n'est qu'un constat d'ensemble ; il faut le reprendre pour un examen méthodique et lui découvrir des remèdes modulés. Il faudra reclasser les uns, indemniser les autres, recevoir certains ou quelquefois même, au contraire, accentuer ce mouvement : marchander enfin ! De même pour le sol ; on nous parle sans cesse de « terres arabes » et d' « enclave sioniste » : au nom de quelle géographie mystique n'y serions-nous pas également chez nous, alors que nous sommes issus des mêmes populations autochtones depuis l'aube du peuplement humain ? Pourquoi les convertis à l'Islam seraient-ils les seuls propriétaires de notre sol commun ? N'est-il pas temps de redistribuer — si peu ! — les cartes ?

Dans tous les cas, on ne peut que parfaire ces échanges et les légitimer, sinon c'est la violence et la mort qui continuent à régner. Avons-nous à ce point oublié notre art commun du marchandage, que nous ne voyions plus d'autre issue que dans une destruction réciproque ?

A condition encore que les autres veuillent bien nous laisser vivre. Les Américains et les Russes

relaient les Anglais et les Français pour tirer bénéfice de nos malheurs. Socialiste, je trouverais même la conduite russe plus misérable encore, parce qu'elle se couvre du manteau de la vertu; mais laissons ces indignations accessoires. Puisqu'il a toujours été historiquement très difficile de se dépêtrer des griffes des Puissances du moment, essayons au moins de ne pas en être dupes et de ne pas trop nous y abandonner. De ne pas accepter, au moins, qu'elles se battent avec les poitrines de nos enfants.

J'enrage en vérité qu'il faille tant de sang, de larmes et de deuils pour régler un conflit où deux groupes humains également battus par l'histoire devraient s'entendre pour une solution relative, comme toutes les solutions humaines. La paix sera bien faite un jour; les Allemands et les Français y sont bien parvenus; les Français et les Anglais; pourquoi pas nous, Juifs et Arabes? Tôt ou tard les Arabes musulmans comprendront que nous avons besoin, nous aussi, comme eux, de vivre libres, politiquement adultes, comme eux, sur une parcelle de l'immense territoire commun, qu'on appelle arabe, c'est-à-dire qui est aussi à nous: alors pourquoi ne pas commencer, tout de suite, à régler au mieux ce marché?

I

Les Juifs et les Arabes

QU'EST-CE QU'UN SIONISTE ?

I

Les quelques lecteurs qui me font l'amitié de me suivre savent que je suis né à Tunis, en Tunisie, dans une communauté très ancienne puisque son établissement, ou sa conversion, précède de loin, dit-on, l'arrivée des Arabes au Maghreb, et de très loin, celle des différentes vagues d'Européens.

Mais bien que nous plongions ainsi dans le cœur de ces pays, nous avons été très tôt fascinés par l'aventure occidentale, par l'extraordinaire mouvement qui s'opérait à nos portes, et même au milieu de nous, en la personne des colonisateurs italiens et français. Et il était rare que les jeunes hommes n'essayent pas, à un moment au moins de leur vie, de partir tenter le sort, quitte à rentrer battus mais les yeux éblouis. Beaucoup en revenaient enrichis d'un rêve nourricier, mais définitivement plus ou moins étrangers à eux-mêmes.

J'avais donc moi aussi quitté mon pays natal, après la guerre, les camps, après des mois d'impatience rageuse et, un jour, je me suis trouvé au milieu d'une population étonnamment silencieuse, dans le nord de la France où le brouillard empêchait de voir à un mètre, où des ruines atroces s'obsti-

naient bizarrement à dessiner une ville fantôme, à travers des monceaux de pierres qui sentaient encore la mort. Le rêve de l'Occident s'était transformé en cauchemar, sans que je puisse retourner en arrière, vers le soleil, ma famille, la communauté, que j'avais quittés si fièrement, avec tout le dédain dont est capable un jeune homme, qui prétend partir conquérir le monde sans tourner la tête. J'en vins même à douter de la profession que j'avais choisie si ardemment, et même de la philosophie, qui me semblait alors la seule occupation possible pour un homme de quelque noblesse.

Bref, il ne me restait plus qu'à écrire, c'est-à-dire à mettre de l'ordre entre ce que j'étais et ce que je devenais ; sinon, je le presentais avec un sûr effroi, je me serais abîmé dans ce chaos : ce fut l'origine de mon premier livre.

Je n'en parlerai pas davantage, sinon pour dire qu'il s'agissait de l'histoire d'un jeune homme, qui me ressemblait évidemment beaucoup, à cheval sur deux civilisations, qui n'arrivait pas à arracher le fil qui le reliait à l'Orient, au passé, à sa langue maternelle, à sa mère étrange, analphabète, qui dansait encore des danses magiques ; mais qui n'arrivait pas davantage à accepter l'Occident, sa dureté, ses injustices, ses fausses rationalisations et sa morale truquée : qui se trouve en somme à deux pas de la destruction, lorsqu'il décide de tout quitter pour un pays imaginaire, de ne plus regarder en arrière, pour ne pas se transformer en *Statue de sel*.

Le livre finissait mal et bien. Bien, puisque le héros arrivait tout de même à se sauver de la folie et de la mort, par cette volonté de faire peau neuve. Il se terminait toutefois par un constat de solitude ; en attendant de retrouver, peut-être, les autres hommes, dans une solidarité sans illusion, mais courageuse et combative.

En un sens, toute mon œuvre ultérieure sera un effort multiple, en étoile, pour répondre aux différents problèmes soulevés, plus ou moins consciemment, dans ce premier livre.

Ainsi, lorsqu'un homme se trouve partagé, déchiré entre deux groupes, deux cultures, le mariage mixte peut lui sembler la solution idéale. Épousant une femme du groupe étranger au sien, il croit avoir surmonté son écartèlement par la synthèse la plus intime possible, celle de l'amour et de la chair. Je racontai donc dans *Agar*, l'histoire d'un couple, une jeune Française, catholique de l'est de la France, de cette France qui se rapproche tant des pays germaniques, blonde aux yeux bleus, avec un jeune Tunisien, juif, universitaire certes, médecin, mais attaché aux siens par toute sa sensibilité, toute son histoire, et surtout par une culpabilité sans rémission.

Ce livre, également, finissait mal : le couple éclate, après plusieurs crises, et la naissance d'un enfant, qui impose le choix urgent et décisif d'un avenir. Je ne le crois tout de même pas pessimiste, comme on l'a dit souvent de mes œuvres. Il décrit l'échec d'un mariage, mais on peut y apprendre également tout ce qu'il ne faut pas faire pour réussir sa vie conjugale. Je ne suis nullement opposé aux mariages mixtes, je l'ai souvent précisé depuis. Je considère, je continue à considérer le couple comme une des très rares issues à la solitude de l'homme, et « il n'est pas bon que l'homme soit seul ». Si un homme trouve dans une femme, quelle qu'elle soit, la fin de ses angoisses, il doit tout faire pour s'unir à elle, tout mettre en œuvre pour préserver cet extraordinaire bonheur que l'enfant déjà recherche avidement : la communion la plus confiante possible avec un autre être. J'ajoute enfin que l'une des conquêtes de l'Occident que j'admire le plus est



littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles



arts

albert memmi : juifs et arabes

"Mettant la dernière main à ce livre, je m'aperçois que je suis ce que l'on peut appeler un Juif-Arabe et un sioniste de gauche. Je découvre du même coup que notre témoignage, à nous Juifs nés dans les pays arabes, n'a pratiquement pas été entendu. Or ce témoignage est tout de même capital.

"Les masses musulmanes ont été parmi les plus pauvres de la terre : et les nôtres ? Qui a pu visiter l'un de nos ghettos sans effroi ? Les Arabes musulmans furent colonisés : et nous donc ! Qu'avons-nous été durant des siècles, sinon dominés, humiliés, massacrés ? Et par qui, sinon par les Musulmans ?

"La vérité est que, pour la première fois depuis des siècles, solidairement avec les autres Juifs, nous osons parer aux coups, et cela s'appelle le sionisme."

On voit l'originalité du propos de Memmi, et la place évidente de ce livre dans l'ensemble de son œuvre : après avoir réclamé justice pour les Arabes, lorsqu'ils étaient victimes des colonisateurs, l'auteur du *Portrait du colonisé* et de *L'homme dominé* demande justice pour les siens, qui furent, demeurent, et risquent d'être plus cruellement encore, les victimes des Arabes qui ne se résignent pas à voir échapper à leur emprise leurs anciens dominés.

Contrairement à un préjugé trop répandu, l'État d'Israël n'est pas le seul fait des Juifs occidentaux, mais le résultat de la condition juive tout entière, y compris dans les pays à majorité arabo-musulmane.

Cependant Memmi croit, malgré tout, à la vertu du dialogue, pour lequel il n'a jamais cessé de militer, surtout entre deux groupes humains si voisins, si pareillement battus par l'Histoire.

Extrait de la publication

d'après photo bar-am - magnum